

CITÉ DE LA MUSIQUE ET DE LA DANSE
1 PLACE GAUPHINE À STRASBOURG
TEL 03 88 23 46 46



© K. KOWIK, W. NERANDA-TREMA

KARBIDO

LA TABLE À MUSIQUE

Quand le band polonais Karbido se met à table, c'est pour l'instrumenter en un voyage musical cardinal à travers les continents.

Cette table-là ne tourne pas, mais elle a certainement de l'esprit, quelque chose comme une âme, comme en a le violon, qui lui doit ce qu'il est et comme il sonne. Cette table se donne des airs de meuble ordinaire, ce qu'elle n'est pas entre les mains des hommes en noir de Karbido qui l'instrumentent et en jouent. Avec *The Table*, créé en 2006 mais encore jamais donné en France, l'antissement, ou l'aura compris, est essentiel. Installé au milieu du cercle de ses spectateurs, le trio de Wrocław élargi ici en quarante performe sous lumière tamisée un théâtre musical autour de cette table en bois, sans doute d'étable en avis le sous-titre de la pièce, «a maple swish-and-shush». Dotée de capteurs et d'amplificateurs reliés à un système de diffusion quadriphonique, cette vraie-fausse table créée par la musicienne, la lutherie et le sound design chichote et bruisse en effet, sous les doigts de Paweł Czapłowski, Igor Gawlikowski, Michał Litwiniec et Jacek Tunczyk Fedorowicz, qui la touchent, la cognent, l'amplifient, l'électrifient, à coups de mains, de couteaux, de bâtons, de frottements, frottements glissements...

En quatre actes, ils arrangent cette pièce audio-visuelle en voyage musical à travers les continents, prenant la direction des quatre points cardinaux. À l'Est, le vent des steppes, le minimalisme zen, le folk polonais et les chansons traditionnelles de Biélorussie. Au Sud, les percussions de l'Afrique, les rythmes de l'Amérique du sud et des Antilles. À l'Ouest, les moteurs de l'industrie, les musiques de films et les airs populaires. Au Nord, une atmosphère maritime pacifique, le bruissement des arbres, des respirations new age.

The Table est une belle excursion dans le monde de Karbido collectif à géométrie variable de musiciens assemblés dans un souci d'avant-garde un puzzle d'expériences en tous genres musicaux (jazz, électro, rock) et de projets artistiques divers (au théâtre ou encore au cinéma et à la télévision, avec la production de films et programmes alternatifs). Une aventure, en résumé, libre et amusée. Adèle S.

Le 31 septembre à 22h30, à l'Auditorium de France 3 Alsace



© NICOLA BOTTI

HAR LE TAILLEUR DE PIERRE

Théâtre musical pour petits et grands, élaboré en étroite collaboration par les musiciens du trio de percussionniste Sue Tempore, le compositeur Martin Malin et le metteur en scène Richard Dubelski : c'est une exemplaire adaptation d'un formidable conte tchèque. « le moulin dit l'histoire d'un tailleur de pierre qui veut grimper toujours plus haut dans l'échelle du pouvoir et de la richesse, et qui y monte en effet, avant d'être tout à coup rappelé à sa condition d'homme. Ce qu'il faut entendre non comme une leçon de fataliste résignation sociale, mais comme une méditation sur la difficulté que chacun éprouve à trouver sa place et son identité dans un monde où règnent avec insolence les pouvoirs de la politique et de l'argent. A.W.

Le 4 octobre à 19h et 18h, au Studio Kablé du TNS.

LE PARFAIT PRÉSENT DE L'IMPARFAIT

LE CLARINETTISTE LYONNAIS LOUIS SCLAVIS CONJUGUE L'IMPARFAIT COMME TEMPS DE LA RECHERCHE D'UN SON NOUVEAU À SON JAZZ MAJEUR, AUX SOURCES DE LANGUES PLURIELLES.

C'était avant. C'était le temps du vinyle, des diamants et des faces A et B et ce qu'on y mettait d'un côté ou de l'autre, «ça avait un sens». Louis Sclavis qui parle ainsi, n'aimant pas le CD, sa plate succession de plages, revient à l'esprit de ce temps recto et verso, quand la musique déroulait sur disque une progression choisie, son histoire unique, sa dramaturgie comme il dit. Le clarinettiste lyonnais le fait avec son quintet intergénérationnel. L'imparfait des langues, non parfait, tout en polysémie à briser, par lequel il désigne son projet d'invention d'une nouvelle syntaxe à sa propre langue musicale.

C'est un jazz d'aujourd'hui, qui se crée en compagnie de jeunes musiciens, enfants du rock et de la musique expérimentale ou improvisée, rendant présent le passé, brisant des habits, cherchant un jazz en mouvement et constant inachèvement, exemplaire d'incertitude, de spontanéité, d'heureux hasard, un jazz imprévisible se soulevant à des langues plurielles et ouvrant grand les portes de toutes les chapelles. Perspective qui se fait accueillante au verbe même du slameur Dgiz.

Ainsi s'accomplit l'Odyssée d'un nouvel Ulysse du jazz, Louis Sclavis prolongeant-là les explorations engagées depuis ses débuts, à Lyon, dans les années 70. La direction en fut prise tôt, de ce regard porté loin et au-delà, prêt aux expériences. Ainsi le clarinettiste en marche burlingueuse, qui baptisa son premier groupe rassemblant des musiciens de tout le pays Le Tour de France, a emprunté des itinéraires variés, s'y imposant en figure majeure et récompensée de la scène jazz (prix Django Reinhardt du meilleur musicien de jazz français en 1988; British jazz award du meilleur artiste étranger 90; Django d'or 1993 pour un disque d'hommage



© Julie POMERY

à Duke Ellington; Grand prix national de la musique 1996 décerné par le ministère de la Culture). Sclavis a multiplié les rencontres (avec de grands noms comme lui du jazz, tels Portal ou Texier), et les projets transdisciplinaires (ainsi avec la chorégraphe Mathilde Monnier, ou encore le photographe Guy Le Querrec pour des spectacles associant projection d'images et musique live). La liste est longue de ses aventures (il a aussi composé des musiques de films et de documentaires), dans lesquelles s'exprime sa stupéfiante capacité à réinventer sa musique. Il faut avoir marché avec Louis Sclavis dans les rues de Naples, l'œil imprimé de

la vision du peintre Ernest Pignon Ernest qui l'a guidé, l'oreille collée aux murs de la ville qui lui ont inspiré un folklore sonore imaginaire architecturé par des influences multiples, des chansons populaires à l'électronique, pour en saisir le considérable élan. Il faut l'entendre, et bien sûr le voir puisqu'il est aussi en scène : en compagnie du Box blocks de l'extravagant Mitterer, à Strasbourg, on en imagine déjà les éclats inattendus. Adèle Simon

Le 27 septembre à 22h30 à l'Auditorium de France 3 Alsace.

LE CHAMP DES POSSIBLES

AVEC SON QUARTET JUS DE BOUCE, LE TROMPETTISTE-CORNETTISTE-BUGLISTE-CHANTEUR MÉRÉDIC COLLIGNON FAIT SOUFFLER LA TEMPÊTE SUR LE CLASSIQUE *FORGY AND BESS* DE GEORGE GERSHWIN.

Talents précoces, Mérédic Collignon poursuit une route audacieuse : apprend musicien à cinq ans, il compose à quinze ans un triptyque pour trois trompettes et percussions - rendant hommage, au passage, à Olivier Messiaen - qui fit la joie de ses professeurs au conservatoire de Charleville-Mézières. «J'ai découvert la trompette par le biais de Maurice André et de l'École des faïsses, se souvient-il. «Puis, via mes copains, j'ai écouté des tas de choses : du trash, du rock, du reggae, du funk, du hip hop...» Après différentes expériences musicales collectives, le jazz provoque un déclic dont les ondes s'agitent encore.

Collignon ne se contente pas d'envoyer un torrent démentiel de notes, mais traverse et transperce tout le spectre du jazz, qu'il pousse au-delà des limites du jeu proprement joué.

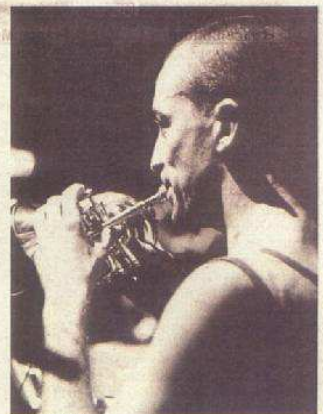
Énergie, insolence, faconde - et le métissage musical fonctionne à plein : le musicien ne s'en tient pas aux

leçons d'histoire, depuis les rythmiques des années 50 jusqu'aux échappées belles des seventies, mais en tire des idées originales. Hors tout recyclage approximatif : vocale ou instrumentale, improvisée ou écrite, sa musique affirme un serein désir d'émancipation. Vertu cardinale que l'on croyait perdue avec la mort des grands improvisateurs, cette nonchalance transcende les manuels d'histoire et ignore les diktats de la mode.

À ce trompettiste-cornettiste-bugliste-chanteur, ses multiples aspirations et talents rendent le choix esthétiques difficiles. Ou provisoires. Tant mieux pour le jazz, que de tels incalculables font avancer plus sûrement que bien des musiciens officiellement intronisés. Dans le cas de Collignon c'est au sein du septet Kassalut ou du mégaset d'Andy Ermler, avec Claude Barthélemy ou avec Louis Sclavis, avec le Sacre du tympan ou le collectif Slang. En s'appropriant ici *Forgy and Bess*, Mérédic Collignon tente, avec son quartet Jus de Bouce, un alliage détonnant entre l'énergie punk, la pâte de Miles Davis et ses envies de goûter à tout. On pointe un petit air de déjà entendu. Mais Collignon y ouvre des brèches vers des ailleurs authentiques.

Joël Isselé

Le 3 octobre à 22h30 à l'Auditorium de France 3 Alsace.



© Cécil MATHEU

DANS SES CORDES

L'INCLASSABLE MARC DUCRET SE STÉLÉVE SEUL À LA GUITARE POUR SY DISTINGUER PAR SON IMPRESSIONNANTE DEXTERITÉ ET UNE PRODUCTION POUR OREILLES ATTENTIVES.

Un jour un gamin prit une guitare et en joua. L'histoire de la musique de Marc Ducret pourrait débiter ainsi, tout simplement. Un banal apprentissage autodidacte. Mais la suite est d'un tout autre ordre, extraordinaire : la révélation d'un don et l'ascension d'un virtuose. Le big bang d'un musicien explosant d'abord, au milieu des années 80, sous l'aile de quelques bigs bands, au sein de l'Octet de Patrice Caratini et du premier Orchestre national de jazz de François Jeanneau. La reconnaissance bientôt, internationale, les invitations dans les grands festivals, et des couronnes - le prix Django Reinhardt (1987), le titre de meilleur guitariste de jazz décerné par la revue Jazz Hot (1988 et 1989), ou encore une nomination d'étoile de la SACEM (1989). Et cette histoire se souvient déjà de son premier disant en trio. *The Théorie du Filier*. D'une traversée de l'Atlantique dans les années 90, avec arrivée à New York, où

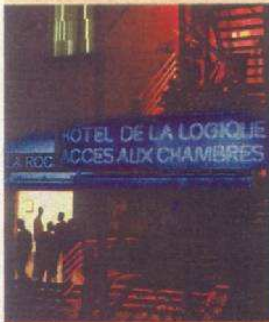
a lieu la rencontre, décisive, avec le saxophoniste Tim Berne - Marc Ducret a collaboré avec lui sur six albums, signant aussi des enregistrements sous son label. C'est en sideman d'un autre grand souffleur, Louis Sclavis, qu'il a aussi compté, dans un quartet où il croise le magistral contrebassiste Bruno Chevignon, indispensable pilier du trio que Ducret promène depuis plus d'une dizaine d'années sur toutes les scènes du monde, et avec succès. Un furieux combo, dont le troisième larron se nomme Eric Echapard, percussionniste efficace et qui sait donner la mesure exacte, lui aussi, du jeu de Ducret - une musique qui se voue aux fulgurances comme aux élégances. S'il apparaît volontiers aux côtés d'artistes aussi importants que Michel Portal, Didier Lockwood, Miroslav Vitous, Django Bates ou encore Joey Baron et Michel Godard, ses solos sont plus rares, et c'est une autre de ses expériences collectives qui l'imposa : son Grand Ensemble, où chaque musicien influe à sa guise sur le sens de la marche sonore.

Guitariste de jazz, Ducret ? Le seul génie auquel il se rallie est celui de la musique. Et celle qu'il fait lui-même, reconnaissable, est certes complexe, réclame d'attentes écoutes. Marc Ducret c'est dit, se mérite. Et ce qu'il edge est évidemment payé en retour - une jouissance inventivité, doublée d'une impressionnante dextérité. Compositeur ou interprète, Ducret corps et âme est tout entier dans ses cordes. Adèle S.

Le 2 octobre à 22h30, à l'Auditorium de France 3 Alsace. Avec l'ensemble Cairn le 3 octobre à 18h, à la Cité de la musique et de la danse.



© MARCO PIZZOLLO



© Photo DWA - J.F. BADAG

L'OSOSPHERE ELECTRO CHOCS

En convoquant un portrait en quelques œuvres et livres du compositeur autrichien Wolfgang Mitterer, usager profite d'une technologie appliquée à des compositions complexes, la présente édition de Musica témoigne une nouvelle fois de l'importance de l'électronique dans la musique contemporaine et aussi de son extraordinaire intelligence - elle est de la même manière au centre exact d'Ososphère.

En rendra compte encore une fois sa programmation, deux nuits durant sur le site de la Laiterie, dans les deux territoires qu'a désormais investis la manifestation, art numérique et musique populaire, condensant en 30 installations et interventions et 60 concerts un instantané du fertile paysage d'une création pluridisciplinaire qui ne cesse de se renouveler en explorant les immenses possibilités de son matériau.

UNE EVIDENTE COMMUNAUTE DE CULTURE

Inscrite dans cette évidente communauté de culture, organisant ses choix protéiformes, les deux festivals strasbourgeois font le lien et s'interpellent donc encore, le temps d'un week-end - comme y convergent ailleurs Musées et Jazzdors - pour éclairer ou réciproquer le large spectre ouvert par l'électronique dans des univers parents, en perpétuelle (re)évolution.

Dans leur espace-temps désormais bien batisés, ainsi reconstruits pour la troisième fois, les Nuits électroniques de l'Ososphère dispersent différentes scènes démultipliant les circulations, et ouvrent un espace d'esprit plus musical dédié à la création numérique - où l'on retrouve quelques artistes familiers du festival, telle Cécile Babiolo, actuelle résidente de la Filature de Mulhouse, pour une création chorégraphique interrogeant la question de l'individu et de son avatar.

L'affiche musicale d'Ososphère assied le propos d'éclectisme toujours tenu par le festival, où s'entend de l'électro en tous genres, influences et descendances. Les très anciens Wire, mytique formation née dans les années 70, représentants d'un punk rock érigé en art exigeant, y côtoient ainsi les très lancés The Do, duo de la Finlandaise Olivia B. Merilähti et du Français Dan Levy, un gars et une fille à la pop récréative dont a tourné en boucle le tube *On my shoulders*, ou encore le très buzz Sébastien Tellier, dont le look chrétien est soudain devenu familier aux téléspectateurs du *kinosh* de l'Eurovision où l'avait envoyé cette année la France pour la représenter, en anglais dans la chanson, dans l'idée de déringardiser cette compétition et de s'y montrer en pays très moderne (de mauvaises raisons logiquement couronnées d'insuccès, qui auront au moins eu le mérite de sortir de l'ombre l'auteur du bel album *Politics*).

D'un jour à l'autre de l'Ososphère, on passera aussi de l'inventif collectif suédois l'm from Barcelona, bande d'une petite trentaine de musiciens éminents par Emmanuel Lundgren, aux maîtres du hip hop De Soul. Avant de se laisser transporter, d'un dance-floor à l'autre, jusqu'à petit matin, à l'aube des after, par une variété d'acteurs d'électro chocs. Adèle Simon

Les 26 et 27 septembre, dès 12h30 dans le quartier de la Laiterie. www.ososphere.org

IL JOUE L'ECLIPSE OU APPELLE LA LUMIERE

JOUANT L'ECLIPSE OU APPELANT LA LUMIERE, TRANCHANT OU RETRANCHE, ALAIN BASHUNG ASPERGE DE FRAICHEUR ET D'AUDACE LE MONDE DE LA CHANSON

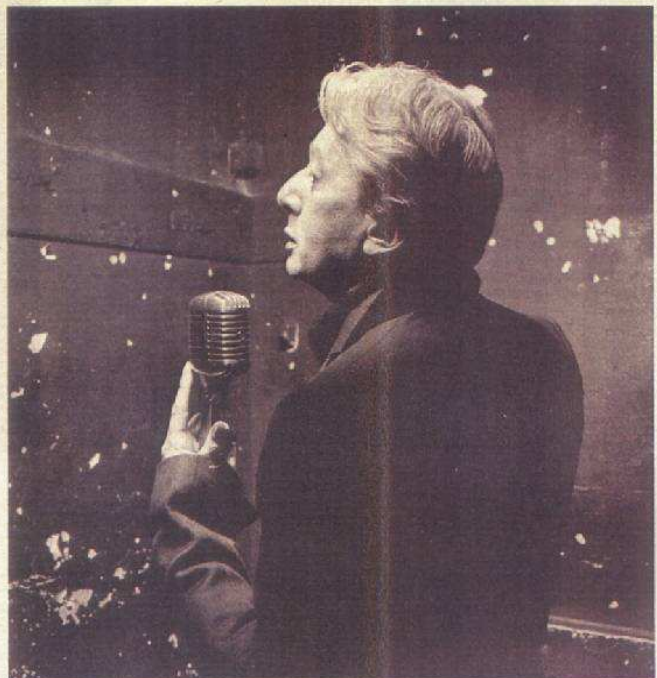
«Situé dans une tradition française où les paroles et le phrasé sont au premier plan, avec des paroles alambiquées à l'ambition poético-satirique, Alain Bashung a été à la new wave et aux tendances avant-gardistes des années 80 ce qu'un Johnny Hallyday a été au rock'n'roll : un importateur et un ambassadeur pour le grand public.» Ces lignes tirées du Dictionnaire du rock résument exactement le maletendu qui parfois entoure Alain Bashung. Mépris peut-être, et teinté de poujadisme, qui s'interdit une juste perception de l'auteur de Gaby.

Tradition française ? Oui, en partie, mais Bashung sollicite aussi bien l'Amérique de Charley Patton, l'Allemagne de Bertolt Brecht et l'Angleterre de Joy Division. Paroles alambiquées ? Ambassadeur, importateur ? Tendances avant-gardistes ? Cela sent la vieille santiago et Alain Bashung a entendu cela presque toute sa vie, du jour où il a trouvé sa voie et délaissé le catéchisme yéyé pour les griffures de *Play blessures* (1984), la calotte glacière de *Novice* (1985), les improvisations soyeuses de *Chatterton* (1994) ou les élanements romantiques de *L'imprudence* (2002).

ET BASHUNG EST ROCK. BEL ET BIEN

Mais Bashung est rock, bel et bien. Au sens où il l'entend. «Pour moi, le rock c'est la révolution permanente.» Et *Bleu pétrole*, le petit dernier, arrivé ce printemps, sonne en effet comme un retour aux fondamentaux de la variété folk-rock. Le plaisir habilement dissimulé derrière le jeu des mots, les assonances et dissonances malaxées dans le style parlé-chanté - sur le fil de ce que Musica cette année tisse autour du thème vocal et lyrique, et au-delà de l'opportunité offerte d'une bien plus vaste tournée, Alain Bashung a toute sa place. Sans parler de ce que favorisa le lien noué avec la bande de Rodolphe Burger au festival *C'est dans la vallée* de Sainte-Marie-aux-Mines. Sans parler de ce que fut l'enfance alsacienne, à Wingersheim, de ce garçon né un jour à Paris, d'une mère bretonne et d'un père kabyle. Ni du combat personnel qu'il livre aujourd'hui face à la maladie.

Car rien n'est simple dans ce douzième album, qui à mesure des écoutes nous touche au plus profond. «Je ne cherchais pas une suite à *L'imprudence*, qui marquait comme l'aboutissement d'autres et anciennes réflexions, dit-il, j'avais envie ici de m'exprimer plus directement, de chanter davantage. J'ai toujours fonctionné ainsi : après avoir été trop cartésien, mettre un peu de brume ; ou, après avoir été confus, être plus clair et urgent. Après avoir décrit des tourments intérieurs, j'ai eu envie de retourner la caméra vers l'extérieur. Une



© Ludovic CAREME

forme de militantisme, un peu biaisé : c'est peut-être un album modestement politique, qui tente d'éviter le premier degré - il ne vieillit jamais très bien -, et qui n'esquive pas des réalités qui commencent à m'étouffer.

Il y a du vol plané dans cette voix de poète jénébreux, et qui craphate. A la belle époque des timbres les plus expressifs, le musicien précipite hors du nid de la seule intimité de belles émotions sentimentales, parfois sombremenement humoristiques, en des airs qui sollicitent une humanité ouverte aux autres comme au monde. Ses chansons prennent à la gorge, sur un disque qui magnifie les mélodies et les mots d'un rock parfois puissant, tressé par Gaëtan Roussel (Louise attaque) et Mark Plati avec le concours de Gérard Manset, Arman Mèltes et Joseph D'Anvers. Ni pessimisme, ni mélancolie - juste un romantisme, dépouillé, soigné au grand air, à la guele de bois et à l'écriture sèche, au bord du pneumothorax, hors tout maniérisme ou complaisance : la musique

d'une résignation combative.

Éternel «dandy destroy, depuis la fin des années 1970, de la chanson rock». Mais l'apparence, avec Alain Bashung, est trompeuse. En des décennies artistiques et politiques improbables, il incarne comme personne l'élan paradoxal de ceux qui furent saisis par une négativité cependant enthousiaste, par l'énergie et l'ivresse de l'agitation la plus fiévreuse, et il fut suivi avec ardeur et ferveur dans cet embrasement. A 60 ans, le corps affaibli, le poète s'est éloigné de ces humeurs démonstratives - il se contente désormais de suggérer, avec finesse et discrétion, des émotions et des états d'âme. Et sans toujours le savoir, nous devons tous beaucoup à Alain Bashung.

Joël Issel

Le 4 octobre à 20h30 au Palais des fêtes à Strasbourg.
Le 13 octobre à 20h30 sous le chapiteau de la pénitence à Nancy dans le cadre du Nancy Jazz Pulsations.
03 83 35 40 86.

COM QUE VOZ... UN FADO CONTEMPORAIN

COM QUE VOZ («AVEC QUELLE VOIX») : LE FADO CONTEMPORAIN DE STÉFANO GERVA-NOSI VEUT APPROFONDIR LA RELATION ENTRE L'EXPRESSIVITÉ MUSICALE ET L'AFFECT POÉTIQUE

Mariage entre une chanteuse de fado - Cristina Branco - et une partie originale vouée au chant contemporain par le baryton Franck Werner, le tout joué par l'excellent Ensemble Modern dirigé par Franck Ollivier. Et cette histoire, on la connaît dans ses grands traits : marier une musique dite «populaire» avec une autre plus «savante»...

Chants d'Amalia Rodriguez pour Cristina Branco, poèmes de Luis Vaz de Camões pour Franck Werner. Et ce «double cycle vocal pour voix de femme, baryton, ensemble et dispositif électronique» du compositeur italien Stefano Gervasoni, créé en février dernier à la Casa de Musica de Porto, confronte ainsi la saudade portugaise avec l'arythmie et les dissonances de l'esthétique musicale contemporaine.

Cristina Branco et chante *Com que voz chorarei meu triste fado*, le seul fado écrit par Amalia Rodriguez sur un texte de Camões («Avec quelle voix pleurerai-je mon triste sort, qui dans une si rude prison m'a

les deux chanteurs, accompagnés par leur deux trios de référence - celui du fado (guitare portugaise, guitare espagnole, contrebasse) et celui de sa contrepartie «contemporaine» (alto, accordéon, cymbalum) - quand seuls de brefs intermèdes y sollicitent la formation dans son ensemble de vingt musiciens. L'idée directrice de ce crossover étant, selon le compositeur, de «mêler le passé et le futur, l'infini de l'Ouest - l'Océan - et l'histoire» de l'Est, toute l'Europe se tenant au dos du Portugal.

Pierre angulaire du patrimoine portugais, les chansons d'Amalia et les sonnets de Camões trouvent ici, avec d'une part la chanteuse lusitanienne et d'autre part le baryton allemand, deux timbres lyriques et captivants. Et c'est tissage plutôt que méissage au sens traditionnel : travail magistral sur la mémoire des temps, et rencontre rêvée, en effet, entre passé et présent. Le fado ici hante la musique contemporaine, et *Com que voz* y développe son efflorescence comme une toile, où se trouve sollicitée aussi l'électronique, signée Thomas Goepfer à l'Ircam : amplification et spatialisations, évocation filtrée de la voix d'Amalia Rodriguez, transformation en temps réel d'échantillons sonores établis à partir de matériaux documentaires propres au fado traditionnel - les sons et les bruits de la ville de Lisbonne et de la mer, portés par le vent. Une création de poignante intensité. J.L.

Le 30 septembre à 20h30 à la Cité de la musique

